

Observatoire du Management Alternatif  
Alternative Management Observatory

Fiche de lecture

**Du contre-pouvoir**

De la subjectivité contestataire à la construction de contre-pouvoirs

Miguel Benasayag, Diego Sztulwark  
2003



Gwenaël Gaigeard – Février 2007

Mastère Spécialisé Management du Développement Durable – HEC Paris  
2006-2007

## **Genèse de la fiche de lecture**

Cette fiche de lecture a été réalisée dans le cadre du cours « Histoire de la critique » donné par Eve Chiapello et Ludovic François au sein de la Majeure Alternative Management, spécialité de troisième année du programme Grande Ecole d'HEC Paris.

## **Origin of this review**

This review was presented in the “Histoire de la critique” course of Eve Chiapello and Ludovic François. This course is part of the “Alternative Management” specialization of the third-year HEC Paris business school program.

### Charte Ethique de l'Observatoire du Management Alternatif

Les documents de l'Observatoire du Management Alternatif sont publiés sous licence Creative Commons <http://creativecommons.org/licenses/by/2.0/fr/> pour promouvoir l'égalité de partage des ressources intellectuelles et le libre accès aux connaissances.

L'exactitude, la fiabilité et la validité des renseignements ou opinions diffusés par l'Observatoire du Management Alternatif relèvent de la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

## **Du contre-pouvoir**

La Découverte, Paris, 2003 (Première publication: Política y situación de la potencia al contrapoder, Ediciones de mano en mano, Buenos Aires, 2000)

Résumé : Les auteurs tentent de dépasser les anciens modèles utopistes et les anciennes idoles de la contestation, pour dessiner le nouveau visage de la radicalité. « Du contre-pouvoir » se présente donc comme un discours constructif et réaliste sur la contestation qui contraste avec l'approche d'autres ouvrages alternatifs. Les auteurs, naviguant entre concepts et phénomènes sociaux, tentent d'approcher l'existant par un retour aux fondamentaux. Cet ouvrage se propose ainsi de synthétiser les stratégies d'action et les moyens pratiques des nouveaux mouvements contestataires qui ont succédé au communisme d'Etat après la chute du mur de Berlin, afin de mettre en avant leur relative cohérence et de les « crédibiliser ».

Mots-clés : Radicalité, mouvements contestataires, mouvements zapatistes, alternative concrète, cadre d'action théorique, pratiques militantes, savoirs libertaires

---

## **Du contre-pouvoir**

La Découverte, Paris, 2003 (First publication: Política y situación de la potencia al contrapoder, Ediciones de mano en mano, Buenos Aires, 2000)

Abstract: The authors try to pass past former utopian models and former anti-authority idols in order to design the new face of radicality. « Du contre-pouvoir » delivers a realistic and constructive speech about protesting, which contrasts with the approach of other alternative books. From concepts to social phenomenons, the authors have a look to reality through a come back to the basics. This book synthetizes strategies and practical means of actions of new protesting movements emerging after the fall of Berlin's wall and the end of state communism, in order to show their relative coherence and to support their credibility.

Key words: Radicality, protesting movements, zapatist movements, concrete alternative, theoretical action frame, activism, libertarian knowledge

## Table des matières

<b>1. Les auteurs : deux activistes politiques argentins .....</b>	<b>5</b>
1.1. Miguel Benasayag : un ancien membre de la guérilla .....	5
1.2. Diego Sztulwark : un défenseur des droits de l’homme.....	5
<b>2. « Du contre pouvoir » : un état des lieux des résistances à la société capitaliste.....</b>	<b>6</b>
2.1 Un nouveau type de critique qui s’appuie sur une grille d’analyse des mouvements sociaux.....	6
2.2 Théorisation des mouvements contestataires et exemple des mouvements zapatistes	7
<b>3. Critique du « Contrepouvoir » : quelle réflexion autour d’une gestion mondiale des problèmes globaux ?.....</b>	<b>12</b>
<b>4. Bibliographie des auteurs .....</b>	<b>13</b>
4.1 Bibliographie de Miguel Benasayag .....	13
4.2 Bibliographie de Diego Sztulwark .....	13

# **1. Les auteurs : deux activistes politiques argentins**

## **1.1. Miguel Benasayag : un ancien membre de la guérilla**

Philosophe et psychanalyste, il fut membre actif de la guérilla en Argentine au temps de la dictature des généraux dans les années 1970. Ceci lui valu d'être emprisonné à plusieurs reprises en Argentine. En 1978, Le président Giscard exige de la junta militaire argentine la libération de tous les prisonniers français suite à l'enlèvement et l'assassinat de deux religieuses françaises par l'armée. Benasayag en bénéficie puisqu'il possède la nationalité française, sa mère étant née en France. Il est dorénavant chercheur et anime le collectif « Malgré tout ».

## **1.2. Diego Sztulwark : un défenseur des droits de l'homme**

Enseignant de philosophie à l'Universidad nacional de Buenos Aires, il est l'un des animateurs du groupe « El Mate », qui fédère en Argentine des défenseurs des droits de l'homme et des militants radicaux de la société civile. Son œuvre principale est « Du contre-pouvoir ».

## 2. « Du contre pouvoir » : un état des lieux des résistances à la société capitaliste

### 2.1 Un nouveau type de critique qui s'appuie sur une grille d'analyse des mouvements sociaux

« Du Contre pouvoir » a été rédigé en 2000, 11 ans après la chute du Mur de Berlin et le triomphe, que l'on croyait définitif, de l'idéologie ultralibérale. Avant même cet événement, la lente décadence de l'Union Soviétique et de ses ex-satellites, durant les années 1980, avait semblé décrédibiliser et par conséquent condamner définitivement la gauche radicale. Pourtant, le communisme d'Etat était à peine révolu en Europe qu'un nouveau type de contestation locale émergeait à travers des organisations telles que ATTAC, le DAL en Europe, le mouvement des sans terre au Brésil ou l'insurrection zapatiste au Mexique, pour ne citer que les exemples les plus médiatiques.

La stratégie de ces résistances à la société capitaliste, qu'elle soit consciente ou pas, prend le contre-pied des grands théoriciens de gauche : le but n'est plus de travailler à la prise du pouvoir par une révolution mais de faire évoluer la société « ici et maintenant » vers une plus grande justice sociale.

Miguel Benasayag et Diego Sztulwark tentent de théoriser et de trouver une matrice de lecture commune à ce phénomène de fond dont la grande force, sa diversité, peut aussi être considérée comme sa principale faiblesse. En effet, il est difficile de trouver des points communs à des organisations aussi variées dans leurs formes d'action et leurs moyens d'expression. Pourtant, Benasayag et Sztulwark tentent dans cet ouvrage de mettre en avant leur cohérence, afin de les « crédibiliser » car, comme ils l'affirment : *«Elles comportent trop d'éléments atypiques, en rupture avec les formes d'action classiques qu'elles ne contestent d'ailleurs pas et que, peut-être, elles dépassent. Ce qui contribue au passage à brouiller leur image. Or, l'absence de visibilité, de lisibilité, d'un mouvement est toujours un handicap puisque, à l'inverse, sa compréhension par le plus grand nombre est en même temps une garantie (certes partielle) de sa non-réversibilité. D'où l'ambition de ce travail, visant à favoriser cette compréhension.»* (p.VI)

Nous allons donc dans un premier temps nous attacher à présenter la grille d'analyse définie par Benasayag et Sztulwark. Puis nous nous interrogerons sur la portée des avancées obtenues à travers ce nouveau type de critique en prenant l'exemple de l'insurrection zapatiste, pour finalement donner notre opinion sur les thèses défendues par les deux auteurs.

## 2.2 Théorisation des mouvements contestataires et exemple des mouvements zapatistes

### *La théorisation des mouvements contestataires*

La grande majorité des luttes révolutionnaires s'est soldée par un échec. Les deux auteurs attribuent cet échec des révolutions aux objectifs erronés de leurs principaux instigateurs : la prise du pouvoir était en effet considérée comme une fin en soi car c'était « le lieu d'où l'on pourra finalement tout changer » (p.58). Toute l'énergie était donc focalisée sur des objectifs militaires et la rédaction d'un programme très théorique au détriment de la construction d'une alternative concrète. On imaginait que l'alternative viendrait ensuite d'elle-même : ainsi ces mouvements étaient déjà *a priori* et dans leurs objectifs mêmes. En effet, la prise de pouvoir s'accompagne d'une perception accrue de l'impuissance politique « *car le pouvoir est toujours une représentation, et donc une diminution de la puissance.* » (p.58)

A l'inverse, les mouvements contestataires d'aujourd'hui ne s'appuient plus sur des programmes. C'est ce qui, précisément, fait leur force et leur permet d'ancrer leurs propositions dans le concret à travers des expériences menées tous les jours sur le terrain, sans avoir à se référer continuellement à un cadre d'action contraignant. La révolution commence « par le bas », contrairement aux mouvements précédents dont l'objectif était le pouvoir central. « *La multiplication de groupes militants et d'expériences alternatives aux formes de vie et de bonheur que nous propose le capitalisme ne se réalise pas malgré l'absence de modèle, mais précisément grâce à elle. Ne plus avoir de programme nous permet d'avoir des projets, de passer du devoir être au devoir faire.* ».

Pourtant ces expériences restent limitées, car un sentiment inhibiteur de « tristesse » s'est emparé de la majeure partie de la population. Nous faisons face à une catastrophe

économique, sociale et environnementale : or, au lieu de provoquer en nous un sentiment de révolte, cette situation nous attriste et nous empêche de réagir, « *La tristesse est réactionnaire : elle entrave les possibilités immédiates d'émancipation* ». En effet, l'une des conséquences pernicieuses de la transparence médiatique grâce aux multiples canaux d'information est la démobilisation, « on sait tout » mais « on ne peut rien » devant le nombre de défis qui nous font face. En outre, la « virtualisation » des guerres, catastrophes écologiques... à travers le prisme de la télévision n'incite pas non plus à l'action.

Par ailleurs, Benasayag et Sztulwark insistent sur la différence essentielle qui existe entre la gestion et la politique. Les confondre serait aller au devant d'un échec car la première concerne l'action de tous les jours, quand la seconde englobe les grandes lignes directrices. Elles se complètent, et savoir les articuler reste la clé de la réussite « *L'une et l'autre sont nécessaires. Quand la politique essaie de supplanter la gestion, elle tombe dans un idéalisme élémentaire et se condamne à l'impuissance. Et lorsque la gestion veut se substituer à la politique, elle tombe dans un matérialisme vulgaire qui évince la pensée et la pratique de la révolution* » (p.31) Ce manque de discernement est à l'origine de l'échec des révolutions modernes où la gestion a souvent pris le pas sur la politique et les aspirations de liberté qui en découlent.

La nouvelle contestation passe par une redéfinition du militantisme. Le militant se positionnait autrefois « au-dessus de la mêlée » en prétendant mieux connaître la situation que tous les individus qui pourtant, la vivaient au jour le jour. « *La seule chose à éviter, c'est le piège du spécialiste en libération... qui pense n'appartenir à aucune situation tout en étant à même de résoudre les questions ayant trait à l'émancipation dans n'importe laquelle d'entre elles* » (p.82). Le militant d'aujourd'hui doit justement appartenir à cette masse qui expérimente un vécu sur le terrain, afin de se prémunir d'une déformation de cette expérience qui s'expliquait autrefois par un recul trop important avec les événements, et ce d'autant plus que cette réalité du terrain n'était qu'une étape de transition vers un objectif supérieur, à savoir la prise du pouvoir et l'application du programme du parti « *C'est cela que nous nommons la transivité des luttes, le fait de ne pas les considérer en elles-mêmes mais en tant que moyens et instruments pour des objectifs à venir identifiés à partir du modèle* » (p.89).

En effet, le communisme n'est pas un état ou un idéal mais plutôt un mouvement réel porteur de justice, de liberté. Il abolit l'état actuel, c'est-à-dire que le changement est contenu dans les situations actuelles et locales plutôt que dans des situations utopiques. De même, un facteur d'échec est de considérer la révolution comme une rupture avec la tradition, alors que



ce type d'évènement doit se vivre comme une continuité, un lien avec la situation préévolutionnaire, s'appuyant sur les germes contestataires de celle-ci. Il s'agit en quelque sorte de la matérialisation du « présent du passé » de Saint Augustin.

L'un des phénomènes inhibiteurs à l'origine du statu quo réside dans la complexité du monde dans lequel nous vivons. La plupart des hommes sont incapables de comprendre leur environnement. Qui peut, par exemple, expliquer la production de froid par son congélateur, ou les différents flux et produits financiers nous permettant d'obtenir un rendement satisfaisant ou non auprès de notre banque ? Nous sommes donc totalement dépendants d'objets, de techniques dont nous ignorons le fonctionnement. « *Car si toute civilisation, toute culture a possédé ses propres techniques et savoirs, seule la nôtre connaît l'inversion par laquelle la technique finit par posséder intégralement la société* » (p.111). Le savoir est donc devenu un facteur d'aliénation qui nous empêche de nous révolter contre cet environnement que l'on ne comprend pas. Les hommes ont la sensation que le monde et par conséquent leur vie leur échappent. La solution à ce dilemme réside dans l'éducation des masses, car le savoir est le facteur décisif dans la construction de contrepouvoirs. Il faut commencer par repenser le système éducatif qui ne doit plus se contenter de transmettre des données techniques et des savoirs officiels mais doit surtout être l'occasion de penser, d'apprendre des « savoirs libertaires », c'est-à-dire des savoirs qui ne sont pas uniquement utilitaires.

Il est aussi nécessaire de modifier notre perception du travail, les sociétés capitalistes ont une tendance naturelle au dénigrement des tâches manuelles, contrairement au travail intellectuel qui est surestimé. Cette constatation est fondamentalement l'un des éléments à l'origine du gouffre séparant les classes supérieures et laborieuses. Pourtant, ces deux formes de création sont indissociables et sont tout aussi valorisantes l'une que l'autre « *Théorie et pratique sont ainsi deux formes, deux modes d'être de la pensée. Aucune des deux ne possède quoi que ce soit qui la rende supérieure à l'autre, et les deux se renvoient mutuellement l'une à l'autre : un passage par la théorie peut ainsi débloquent un problème pratique et inversement. Dans la praxis humaine, une théorie qui ne se confronte jamais à la pratique se transforme rapidement en une idée, en quelque chose d'abstrait qui n'a plus qu'un rapport lointain avec le réel. De même, une pratique qui n'a pas de relation avec la théorie tend à se réabsorber et à s'étioler.* » (p.120)

Enfin, les auteurs remettent en cause deux mythes : un chef n'est pas nécessaire à la réussite d'un mouvement contestataire et l'utilisation de la violence n'est pas toujours condamnable. En effet, le chef tout puissant d'une organisation révolutionnaire a tendance à concentrer tous les pouvoirs suite à la chute du régime honni. Par ailleurs, la violence n'est bien souvent que la réponse à une forme institutionnelle de violence, qu'elle soit d'ordre militaire, sociale ou économique. *« On ne peut donc souscrire aux énoncés pacifistes qui, plus que pacifistes, sont en réalité conformistes voire collaborationnistes. La violence est un élément de la multiplicité, dont il est impossible de dire si nous voulons ou non qu'elle existe – affirmation qui relève de l'illusion. Dans la plupart des cas, la seule chose que nous puissions faire face à la violence, lorsqu'elle se déchaîne, c'est de définir de quel côté nous nous situons ».* (p.139)

Enfin, Miguel Benasayag et Diego Sztulwark dressent en 19 points le Manifeste du Réseau de résistance alternatif dans lequel se retrouvent les différents mouvements de la nouvelle gauche contestataire. Ce travail préparatoire à un programme que nous présentons ci-contre est une reprise synthétique et percutante des idées avancées auparavant dans « Du Contrepouvoir » :

- Résister, c'est créer
- Résister à la tristesse
- La résistance, c'est la multiplicité
- Résister, c'est ne pas désirer le pouvoir
- Résister à la sérialisation
- Résister sans maîtres
- Résistance et politique de la liberté
- Résistance et contre-culture
- Résister à la séparation
- Résister à la normalisation
- Résister au repli
- Résister à l'ignorance
- Résistance permanente
- La résistance est lutte
- Résistance ouvrière
- La résistance et la question du travail
- Résister, c'est construire des pratiques

- Résister, c'est créer des liens
- Résistance et collectif de collectifs

### *Réussites et échecs de la concrétisation des thèses de « Du Contrepouvoir » : l'expérience zapatiste au Chiapas*

La guérilla zapatiste a gagné la « bataille médiatique », tout du moins au début de l'insurrection. Les reportages effectués au milieu des années 1990 ont été très favorables à la cause des « indigènes ». Et pour cause, la situation des habitants du Chiapas s'est notablement améliorée suite à l'arrivée du sous-commandant Marcos et ses camarades. Les conditions de vie des travailleurs exploités par les latifundias locales étaient déplorables, notamment lorsqu'on les compare avec les premiers résultats obtenus par le gouvernement autonome du Chiapas, à savoir la reprise de l'éducation, le développement d'infrastructures, les systèmes d'échanges et de partage, la parole donnée aux femmes concernant la consommation de drogues et d'alcool dans les communautés notamment.

Toutefois, l'élan de cette insurrection et de cette résistance au pouvoir central est retombé. Il n'y a pas eu de réelle propagation à d'autres régions mexicaines et la multiplicité des situations vécues au Chiapas ne s'est pas transformée en Révolution à l'échelle du Mexique, ce qui aurait dû être l'évolution naturelle de la révolte au Chiapas selon Benasayag et Sztulwark. Dorénavant, l'expérience est sujette en Europe davantage à la compassion qu'à l'admiration. La médiatisation étant passée, le risque principal est dorénavant la reprise en main par l'Etat de cette région dissidente alors que la prise du pouvoir et donc des moyens de coercition (Police, Armée), telle qu'enseignée par l'extrême gauche classique, aurait assuré la pérennisation du mouvement.

### **3. Critique du « Contrepouvoir » : quelle réflexion autour d'une gestion mondiale des problèmes globaux ?**

« Du contrepouvoir » est une des œuvres majeures de l'Histoire récente de la critique du système capitaliste. Il permet de revaloriser les tentatives de résistance locale.

Pourtant la contestation locale rencontre vite ses limites, en effet à problème global, réponse globale. Il est illusoire de vouloir traiter des problématiques aussi internationales que le réchauffement climatique à une échelle locale avec des démarches non synchronisées. L'éducation pose aussi le même type de problèmes, une politique éducative locale serait contre-productrice dans le souci d'équité mis en avant par la nouvelle gauche contestataire car elle serait source d'inégalités à l'échelle du pays. En effet, les élèves et étudiants de certaines régions, suivant l'orientation idéologique des pouvoirs locaux, pourraient bénéficier de tels ou tels cours contrairement à leurs camarades des régions voisines.

En outre, les mouvements radicaux relancent le débat sur la représentativité des organisations contestataires, leur légitimité, en particulier dans un système démocratique. Malgré toutes les limites de ce dernier, les élus sont directement responsables devant la population ce qui n'est pas le cas des organisations contestataires. Comme le disait Winston Churchill, « la démocratie est un mauvais système, mais elle est le moins mauvais de tous les systèmes. »

## 4. Bibliographie des auteurs

### 4.1 Bibliographie de Miguel Benasayag

- 1986 – *Utopie et liberté. Les droits de l'homme : une idéologie ?*, La Découverte
- 1989 – *Critique du bonheur*, avec Edith Charlton, La Découverte
- 1991 – *Cette douce certitude du pire ?* avec Edith Charlton, La Découverte.
- 1997 – *Peut-on penser le monde ? Hasard et incertitude*, en collaboration avec Herman Akdag et Claude Secroun, éditions du Félin.
- 1999 – *La Fabrication de l'information : les journalistes et l'idéologie de la communication* avec Florence Aubenas
- 2000 – *Du contre-pouvoir*, avec Diego Sztulwarkal, La Découverte.
- 2002 – *Résister, c'est créer*, en collaboration avec Florence Aubenas, La Découverte.
- 2003 – *Che Guevara : Du mythe à l'homme - Aller-retour*
- 2003 – *Les Passions tristes. Souffrance psychique et crise sociale*, en collaboration avec Gérard Schmit, La Découverte, nouvelle édition 2006
- 2004 – *Abécédaire de l'engagement*, avec Béatrice Bouniol, Bayard
- 2004 – *Le mythe de l'individu*
- 2004 – *La Fragilité*, édition la découverte, collection Armillaire
- 2005 – *La santé mentale en actes : De la clinique au politique*
- 2006 – *Connaître est agir*, édition la découverte, collection Armillaire.
- 2006 – *Plus jamais seul, le phénomène du téléphone portable*, édition Bayard

### 4.2 Bibliographie de Diego Sztulwark

- 2000 – *Du contre-pouvoir*, avec Miguel Benasayag, La Découverte.